



Les premières liasses des Pensées : architecture et signification

Laurent Thirouin

► To cite this version:

Laurent Thirouin. Les premières liasses des Pensées : architecture et signification. XVIIe siècle, Presses Universitaires de France, 1992, pp.451-468. <halshs-00295168>

HAL Id: halshs-00295168

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00295168>

Submitted on 16 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les premières liasses des *Pensées* : architecture et signification

(*XVIIe siècle*, n°177 (spécial Pascal), oct./déc. 1992, pp. 451-468.)

Longtemps négligées, ou utilisées pour faciliter le déchiffrement des redoutables autographes pascaliens, les deux copies des *Pensées* que conserve la Bibliothèque Nationale sont aujourd'hui considérées comme la base d'une édition objective du chef-d'œuvre de Pascal. Grâce à ces documents, et depuis les travaux de Tourneur et de Lafuma, l'éditeur des *Pensées* propose un texte dont la disposition même est le fait de Pascal. D'un point de vue philologique, le bénéfice est incontestable. Mais il semble que, jusqu'à présent, ce progrès dans la connaissance des brouillons de l'*Apologie* n'a pas nourri autant qu'on pouvait l'espérer les efforts d'interprétation. On continue bien trop souvent à s'interroger sur la signification des fragments pascaliens sans tenir compte de leur appartenance à des liasses spécifiques, elles-mêmes pièces d'une architecture plus complexe, que figure (pour les vingt-huit premières) la table des titres. Il est vrai que les deux notions posent problème. Peut-on regarder les liasses comme des chapitres entre lesquels Pascal aurait tenté, à un moment donné, de répartir sa matière ? Comment s'explique alors la faible homogénéité apparente de certaines ou — phénomène symétrique mais plus troublant encore — le retour des mêmes thèmes, voire de réflexions similaires, dans des liasses différentes ? Quant au classement de ces premières liasses, il n'instaure point un ordre éclatant. Comment justifier ainsi que la liasse intitulée "Commencement" occupe la douzième position et que le quinzième dossier se présente comme une "Transition de la connaissance de l'homme à Dieu", alors que le mouvement anthropologique de l'apologie s'est achevé avec la liasse 10 et que le point de bascule de la pensée paraît indiscutablement coïncider avec la onzième liasse, "APR" ?

Sans revenir sur les divers arguments qui permettent *a priori* de valider l'organisation du texte présentée par les copies¹, il est donc indis-

¹. On en trouvera l'essentiel dans l'étude de Jean MESNARD : "Aux origines de l'édition des *Pensées* : les deux copies", in : *Les Pensées de Pascal ont trois cents ans*,

pensable d'aborder le problème par son autre face et de chercher, par l'étude exclusive des textes répartis en liasses, dans quelle mesure cet étrange classement est susceptible, malgré les apparences, de représenter une organisation de la pensée pascalienne. C'est une partie de ce travail que nous voudrions amorcer ici, en nous limitant à un premier ensemble de liasses : "Vanité", "Misère", "Raison des effets", "Grandeur", "Contrariétés". Dans la table (asymétrique) des titres que donne le fragment 1 (éd. Sellier), tous ces dossiers appartiennent à la première colonne, c'est-à-dire, celle qui regroupe, avant le développement plus précisément apologétique de l'œuvre, les pensées relatives à la condition humaine.

Avant de progresser dans l'analyse, il est essentiel de bien s'entendre sur ses perspectives et d'éviter ainsi une possible confusion. De l'*Apologie de la religion chrétienne* que méditait Pascal, nous sont parvenus des fragments à l'état de brouillon, dont on ne peut même pas affirmer que la fonction argumentative, la place ultime avaient déjà été arrêtées par l'auteur. Pascal a sans nul doute envisagé de multiples plans pour son œuvre, peut-être en avait-il privilégié un : sa mort a rendu de toute façon la question oiseuse. En aucune manière la table des titres et le classement des liasses ne peuvent prétendre lui apporter une réponse. Jean Mesnard rappelle fort opportunément ce que représente un travail de classement.

Il convient [...] d'établir une distinction radicale entre un *plan* et un *classement*. Tout écrivain envisage, pour une œuvre donnée, des ordres successifs ou complémentaires. Mais lorsqu'il opère un classement de ses notes, les divisions qui l'organisent ont une tout autre portée que les simples suggestions exprimées ailleurs — en même temps qu'elles offrent l'immense avantage de proposer non seulement des cadres, mais le contenu qui leur correspond. Or ce que nous offre la *Copie*, c'est précisément un classement.²

Clermont-Ferrand : éditions de Bussac, 1971, pp. 1-30. Voir aussi l'introduction et les notes de l'édition des *Pensées* par Philippe Sellier, Bordas, Classiques Garnier, 1991.

². *Op. cit.*, p.6. Sur la redécouverte d'éléments de plan, voir, dans ce numéro, les analyses de Philippe SELLIER, ou — du même auteur — la reconstitution, très convaincante, d'une préface conçue par Pascal, pour introduire la deuxième partie de l'apologie (Philippe SELLIER, « Une Préface 'retrouvée' de l'Apologie pascalienne », *Travaux de littérature*, 1993, Klincksieck.)

Ce à quoi nous donne accès le classement de la copie est ainsi modeste, dans la mesure où nous ne pouvons par là aucunement soupçonner un ordre définitif des *Pensées*, mais en même temps bien plus fondamental puisque nous y apercevons l'organisation structurale de la réflexion, préalable à toute stratégie d'énonciation. Il ne s'agit pas d'une mise en œuvre des idées comparable à celles que suggère le dossier "Ordre" (le fragment Sel.40, par exemple : "Première partie : misère de l'homme sans Dieu. Deuxième partie : félicité de l'homme avec Dieu"), mais d'une opération bien naturelle chez un écrivain qui, après avoir laissé sa pensée se développer dans toutes les directions, éprouve le besoin de rassembler ses notes et de les répartir sous diverses rubriques, afin de pouvoir y puiser facilement quand viendra le moment de la mise en forme définitive. Nous n'aurions pas dû avoir connaissance de ce travail si l'œuvre était arrivée à son terme, mais une telle classification, pour peu qu'on en retrouve la cohérence, est pour nous un précieux commentaire, par l'auteur lui-même, de chaque fragment, qu'il interprète implicitement, en l'intégrant dans un ensemble spécifique.

Si, convaincu par ces réflexions préliminaires, le lecteur des *Pensées* décide de porter une pleine attention au phénomène des liasses, une certaine déconvenue le menace : pour un esprit systématique, le classement de Pascal n'est pas de prime abord très satisfaisant. La liasse "Divertissement" par exemple réunit, comme on peut s'y attendre, un ensemble de développements consacrés à cette notion clef de l'anthropologie pascalienne, mais des pensées sur le divertissement figurent également dans chacune des premières liasses³. Si le classement obéit à un critère thématique, il est pour le moins imparfait. Comment, par ailleurs, définir le thème de la liasse "Raison des effets" ? La réflexion politique y tient certes une place importante et c'est dans ce dossier qu'il faut chercher les célèbres passages sur la force et la justice, sur le "véritable droit" que donne l'épée, mais les remarques voisines sur la politesse, l'habillement, le commerce, la musique prouvent suffisamment que l'unité de la liasse, si elle existe, ne tient pas au thème politique, mais relève d'une justification bien plus abstraite.

³. "Vanité" (fr.70 [Sellier]-36 [Lafuma], 73-39, 77-43), "Misère" (fr.104-70), "Ennui" (fr.114-79), "Raison des effets" (fr.176-143), "Philosophes" (fr.198-166), "Commencement" (fr.198-166) — nous donnons en note la référence des fragments dans les deux éditions : Sellier/Lafuma.

L'erreur en fait est de rechercher dans le classement des liasses une rationalité thématique. Peut-être les titres choisis par Pascal y invitent-ils, par leur simplicité : si l'on excepte le terme de "raison des effets", visiblement plus technique, les notions de "misère", "grandeur", "divertissement" semblent annoncer une série d'observations caractéristiques d'un aspect de la condition humaine. Mais toutes les premières liasses reposent en réalité sur un même ensemble d'observations. De même que le thème du divertissement n'est pas exclusivement traité dans la liasse qui porte ce titre, il est facile de repérer des motifs récurrents, exemples privilégiés de l'auteur, dont une nouvelle analyse est proposée à chaque nouvelle évocation, dans des liasses différentes. La question du métier, l'origine fragile des diverses vocations, fait ainsi l'objet d'un développement ironique dans la liasse "Vanité", sous le titre "Talon de soulier" (Sel.69). Un fragment tout à fait parallèle par son thème et sa structure syntaxique (Sel.97) a été en revanche affecté au dossier suivant — "Misère"; il comportait, dans une première rédaction, la même formule, "talon de soulier", qui a été barrée. On retrouve à nouveau ce "talon bien tourné" sous le titre "métier", dans le fragment 162, qui appartient à la liasse "Contrariétés", et la même observation sur la fragilité des vocations professionnelles, dans la liasse "Transition..." (Sel.226), est mise en rapport avec le poids des préventions, notamment dans les choix religieux. Le même thème — celui du métier — apparaît ainsi, à des fins argumentatives distinctes, dans quatre liasses différentes.

On pourrait multiplier de tels exemples de récurrences thématiques dans les liasses classées, montrant à chaque fois que le caractère de chaque liasse ne tient pas à la matière qu'elle envisage, mais aux divers éclairages qui sont jetés sur une même matière. C'est précisément l'originalité de la méthode de Pascal, son renversement perpétuel du pour au contre, que de tirer des conclusions diverses (contradictoires éventuellement) d'une même observation. Une donnée identique, le divertissement, est évoquée pour prouver la misère de l'homme ("Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser" — Sel.104) et la justesse de ses choix ("Le peuple a les opinions très saines [...] d'avoir choisi le divertissement" — Sel.134). Une même observation étant susceptible d'être utilisée par l'apologiste à des fins diamétralement opposées, la question importante pour interpréter une réflexion de Pascal ne sera donc jamais *qu'est-ce qui est dit*, mais *pourquoi c'est dit*. Pour résoudre ce problème, la considération

de la liasse à laquelle appartient un fragment fournit l'information indispensable. Chaque liasse en effet représente, non pas un thème (tous les thèmes sont disséminés), mais un moment dialectique, une étape argumentative, un certain éclairage jeté sur les thèmes. Comprendre le classement opéré par Pascal impose alors de mettre en évidence la nature dialectique de chaque liasse. Ainsi, quand on les regarde dans une simple perspective thématique, les liasses "Vanité" et "Misère" n'offrent guère de différence. La tonalité de leur inspiration paraît identiquement noire, si bien que les fragments qui composent ces deux dossiers se retrouvent généralement mêlés par les commentaires dans l'ensemble des réflexions pascaliennes où s'énonce la "misère de l'homme sans Dieu". Mais Pascal a pris soin de répartir cette matière entre deux blocs, "Vanité" et "Misère", dont l'éclairage et l'argumentation sont parfaitement distincts. Il reste maintenant à en fournir la preuve.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent.⁴

Ce principe, emprunté à Montaigne, et où nous avons ailleurs voulu voir le noyau théorique d'un art de conférer pascalien⁵, s'applique bien naturellement à l'œuvre même de Pascal. Les pensées qui se ressemblent conduisent, "selon les lieux", à des conclusions divergentes. C'est pourquoi il est finalement si dommageable de reclasser les fragments selon leur affinité apparente, comme s'y sont appliqués les éditeurs de Port-Royal en 1670 et, plus près de nous, Brunschvicg, dont le travail, arbitraire mais cohérent, de réorganisation, a permis pendant plus d'un demi-siècle aux lecteurs de Pascal de s'orienter dans le texte des *Pensées*.

Il ne nous restait qu'un parti à prendre, puisqu'il en fallait prendre un; c'était de procéder avec les *Pensées* de Pascal comme on fait dans un musée de ruines, où sans restauration ni addition, on se préoccupe uniquement de restituer à chaque pierre sa signification et sa valeur [...] en la rapprochant

⁴. Pascal, *De l'esprit géométrique*. In : *Œuvres complètes*, Édition du Tricentenaire, texte établi, présenté et annoté par Jean MESNARD : Paris, Desclée de Brouwer, 1991; t. III, p. 422.

⁵. L. THIROUIN, « Pascal et 'l'art de conférer' », *Cahiers de l'association internationale des études françaises* (40), mai 1988, pp.199-218.

des autres par un groupement méthodique. Ni désordre, ni reconstitution : un simple classement.⁶

Le risque d'un tel travail est parfois de manquer des rapprochements que l'auteur souhaitait établir, mais bien plus souvent, il est d'en imposer qui paraissent évidents, alors que la force du classement de Pascal était de séparer des réflexions traitant d'un même thème. Brunschvicg par exemple réunit, de façon très logique, les fragments qui concernent le débat entre les dogmatistes et les pyrrhoniens. Ces textes occupent dans son édition la section VI ("Les Philosophes") et plus précisément les numéros 370 à 400. Mais se côtoient de la sorte, des pensées qui avaient été disséminées par l'auteur lors de la constitution des liasses : ce qui importe à Pascal, ce n'est pas la question en tant que telle du pyrrhonisme, mais son ambivalence, qui empêche de dégager un enseignement clair sur la situation de l'homme. L'insoluble affrontement entre les deux positions philosophiques atteste conjointement la misère de l'homme (incapable de prouver, incapable de douter⁷), la faiblesse de ses théories (les arguments des dogmatistes n'aboutissent qu'à renforcer paradoxalement ceux de leurs adversaires⁸), mais aussi l'irréductible solidité de ses principes (aucune démonstration sceptique ne saurait avoir raison de notre conviction intime⁹). C'est l'éclatement du thème dans diverses liasses — représentant autant de perspectives — qui établit peu à peu sa signification. Ou, pour reprendre la même analyse de façon métaphorique, la pensée de Pascal se déploie selon un mode musical, faite de thèmes qui sont exposés puis développés et maintes fois repris en des variations systématiques, jusqu'à constituer une polyphonie, en laquelle seulement consiste le sens de l'œuvre.

On comprend mieux pourquoi le classement des liasses ne produit pas le sentiment d'un ordre. Nous dirons, en restant dans le même domaine métaphorique, qu'il réalise une orchestration et une disposition des thèmes. Imagine-t-on de défaire une symphonie pour réunir les phrases musicales qui se ressemblent ? Mais si les dossiers de Pascal

6. Édition Brunschvicg (*minor*) des *Pensées et opuscules*; classiques Hachette, introduction aux *Pensées*, p.268.

7. Liasse "Misère" : fr. 110-75.

8. Liasse "Vanité" : fr. 68-34.

9. Liasse "Grandeur" : fr. 141-109, 142-110.

représentent ainsi les mouvements de sa pensée, encore faut-il discerner leur unité et s'expliquer leur enchaînement.

La liasse “Vanité” réunit une quarantaine de fragments, avec un morceau de bravoure, le long développement intitulé “imagination” (Sel.78). Derrière une grande dispersion apparente des questions abordées, une même perspective relie l'ensemble des remarques qui composent le dossier. Chaque fragment en effet relève une aberration, une situation qui, chez un observateur raisonnable, ne peut susciter que la moquerie ou le rire. Un terme clef de cette liasse est ainsi l'adjectif “plaisant”. “Plaisante humilité” (Sel.67), “plaisante raison” (Sel.78), “plaisant Dieu” (Sel.81) : le rire naît au lieu de l'indignation, mais il n'est jamais bien loin, et l'ironique amusement que manifeste le moraliste (“Cela est admirable” — Sel.50) équivaut, à sa manière, à une dénonciation. Dans la 11e *Provinciale*, pour justifier le ton des “Petites lettres”, Pascal citait Tertullien :

Rien n'est plus dû à la vanité que la risée.¹⁰

Le même principe sous-tend la liasse “Vanité”, où un rire amer sanctionne une collection de comportements humains auxquels manque la plus élémentaire rationalité.

La déraison mise en évidence par Pascal revêt, selon les cas, trois modalités essentielles. La première forme de la vanité, qui est aussi, par le nombre d'exemples, la plus représentée, est la *disproportion* : le moraliste met en rapport causes et conséquences et constate que des effets d'une prodigieuse importance tirent leur origine de bagatelles, de circonstances ridiculement mineures. Un événement, une attitude sont vains, parce que leur cause est tellement insignifiante qu'on peut les considérer en réalité comme dépourvus de cause. Les débats acharnés de toute une congrégation religieuse tiennent à un désaccord sur la forme de leur capuchon (“Un bout de capuchon arme 25 000 moines” —

¹⁰. Pascal, *Les Provinciales*, édition Michel LE GUERN, Gallimard (coll. “Folio”) 1987, p.176.

Sel.52). Le bourdonnement d'une mouche ou le bruit d'une girouette suffisent à ôter à un homme l'usage de ses facultés intellectuelles.

... C'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes (Sel.81).

Un compliment, une parole élogieuse déterminent durablement notre vocation ("Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions" — Sel.69). La présence de quatre laquais au côté d'une personne bouleverse l'image que l'on a d'elle et notre comportement à son égard (Sel.53). Dans chacun de ces cas, le choc naît d'un contraste, la logique implicite du raisonnement est similaire : que valent l'estime, l'engagement, l'intelligence des hommes, s'ils sont affectés par de telles futilités ? Ces qualités ne sont en fait qu'illusions, l'inconsistance de leur fondement prouve leur vanité. Cette forme de la vanité, qui se manifeste dans la disproportion des causes et des conséquences, est très nettement illustrée par la question de l'amour et l'exemple de Cléopâtre, que Pascal évoque de façon allusive dans le fragment 79, mais dont il développe lui-même, en un autre endroit, la signification exacte et la portée théorique; la conception pascalienne de la vanité y apparaît explicitement.

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un *Je ne sais quoi*. Corneille. Et les effets en sont effroyables. Ce *Je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé.¹¹

L'amour dépend de qualités et de circonstances tellement impalpables qu'on a dû renoncer à les exprimer; la preuve en est cette formule, si goûtée dans la littérature de l'époque — le *Je ne sais quoi* — qui est bel et bien un aveu d'impuissance. Mais ce sentiment imprévisible (et donc aberrant), en gouvernant les grands, modèle l'histoire; il produit des

¹¹. Fr.32-413. Cette pensée appartient au dossier que Philippe SELLIER a intitulé "liasse table" et qui rassemble des passages caractéristiques de la plupart des liasses classées. Le développement sur le "nez de Cléopâtre" y représente ainsi l'ensemble des perspectives de la liasse "Vanité".

effets incommensurables avec sa propre insignifiance. Si l'on met mécaniquement en rapport les deux termes de la chaîne causale, la forme d'un nez et l'histoire universelle, il faut alors en convenir : cette dernière, aussi considérable semble-t-elle, est dérisoire.

La deuxième forme que prend la vanité, dans ce passage en revue des conduites aberrantes, est celle de l'*inconstance*. Une même cause se manifeste successivement par des effets opposés.

La fièvre a ses frissons et ses ardeurs. Et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même. (Sel.61).

Les phénomènes varient ainsi au fil du temps, ou selon les groupes, sans qu'on puisse leur assigner une cause ferme et durable. Ni le souci de préserver sa vie, ni le désir de paix ne constituent une motivation universelle.

[Certains] aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférable à la vie... (Sel.63).

La noblesse de la naissance paraît un des facteurs déterminants pour accéder aux grandes charges : c'est le cas en France, mais l'exemple de la Suisse montre un système où, à l'inverse, la "roture de race" obtient ce résultat (Sel.83). Le progrès des connaissances dépend aussi de causes contradictoires. L'impression des sens pèse sur nos jugements et explique bien des erreurs : les savants qui soutiennent la possibilité du vide en sont peut-être les victimes.

Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible. C'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige (Sel.78).

Mais la cause des erreurs scientifiques peut, à l'opposé, résider dans les préventions artificielles, imposées pendant les années de formation intellectuelles.

Parce qu'on vous a dit dans l'École qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature (*ibid.*).

Les sens comme l'instruction peuvent occasionner l'erreur ou en protéger. Au bout du compte, dans cet excès de causes contradictoires susceptibles de déterminer un événement, le discrédit est jeté sur l'événement lui-même, qui apparaît bien peu fondé. La vanité ne tient

plus là, comme précédemment, à une causalité insuffisante, mais à une causalité instable.

Un troisième type d'analyse enfin amène Pascal à la même conclusion, au même rire sur l'inconsistance des actions humaines. Le moraliste présente des cas où une infime variation quantitative a des effets qualitatifs considérables. Cette situation, qui n'est pas sans évoquer, pour le lecteur moderne, la théorie des catastrophes, aboutit dans les *Pensées* à ébaucher une quantification aberrante. L'âge ("Si on est trop jeune on ne juge pas bien, trop vieux de même" — Sel.55), l'application ("Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop on s'entête et on s'en coiffe" — *ibid.*), le temps passé dans une ville (Sel.65), la quantité de vin ("Ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité. Donnez-lui en trop, de même" — Sel.72), la vitesse de lecture ("Quand on lit trop vite ou trop doucement on n'entend rien" — Sel.75), tout demanderait à être mesuré avec précision pour produire l'effet désiré. Mais si la science de la perspective permet au peintre de déterminer exactement le point d'où son tableau doit être vu ("Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas" — Sel.55), il n'existe aucune méthode pour connaître les mesures "dans la vérité et dans la morale" (*ibid.*). Les événements seront donc aléatoires, ne répondant à aucune volonté précise, mais dépendant de la moindre modification dans une cause insaisissable.

La liasse "Vanité", on le voit, nous entraîne dans une investigation de type logique. Ainsi s'explique sans doute mieux la présence d'un fragment comme celui qui ouvre le dossier¹² et dont le propos pourrait sembler incongru :

Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance (Sel.47).

C'est le rire même qui est ici l'objet de la moquerie pascalienne, en un rire redoublé, dont les *Pensées* nous fournissent maint exemple. Le rire est ridicule, car il ne repose sur rien. Si aucun des visages par lui-même ne motive ce rire, nous sommes en face d'un effet produit en l'absence

¹². Il vaudrait mieux dire qu'il le ferme, puisque le 1er fragment d'une liasse est vraisemblablement le dernier enfilé par Pascal.

de véritable cause — ce qui est, pour Pascal, la définition même de la vanité. Cette question de la ressemblance est l'occasion d'un second développement dans la même liasse "Vanité", qu'il faut mettre en rapport avec le précédent si l'on veut en saisir la portée exacte.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! (Sel.74).

Cette réflexion de Pascal est de celles qui ont entraîné, chez les lecteurs modernes, les réactions les plus hostiles. On s'est ému de voir l'auteur des *Pensées* faire montre ici d'une conception esthétique sommaire. Mais on néglige le point important, qui est de comprendre, en ce contexte précis, la fonction d'une telle remarque. La question n'est pas pour Pascal de dénoncer, en bon janséniste, la futilité de la peinture, et de prêcher l'admiration directe des originaux (c'est-à-dire de la création divine)¹³. La peinture fournit ici un exemple de vanité, car la satisfaction esthétique qu'elle procure est dépourvue de fondement : l'original ne donne aucun plaisir, mais la copie de l'original que constitue le tableau "attire l'admiration". Le phénomène est donc comparable à celui du rire qui repose non pas sur une réalité, mais sur une ressemblance (laquelle provoque de la sorte tantôt le rire, tantôt l'admiration : cette simple alternative marque déjà l'inanité du processus). Qu'un visage réellement ridicule fasse rire, qu'un spectacle admirable suscite l'admiration, il n'y aurait rien là que de très légitime. Mais que l'effet soit produit par la seule similitude entre deux objets, cela montre qu'il ne tient à aucune qualité intrinsèque des objets, à aucune cause véritable : cela trahit sa vanité.

Le sujet réel de ce fragment 74 n'est donc pas la peinture, mais le phénomène de la ressemblance, ses étranges et injustifiables propriétés. Bien des faux-sens, ou des maladresses d'interprétation viennent de ce que l'on n'a point perçu cet aspect. Le texte est certes ambigu dans sa formulation, et isolé, il se prête à de multiples lectures. L'appartenance de cette pensée à un ensemble de réflexions, dont nous espérons avoir montré la cohérence, justifie la lecture proposée ici. On discerne ainsi

¹³. Nous ne suivons pas sur ce point le commentaire de ce passage que propose Philippe SELLIER dans son édition des *Pensées* (Classiques Garnier, p.173). Pascal ne prétend en aucune manière dans le fr. 74-40 que les originaux en question soient dignes d'admiration.

l'importance des liasses et le bénéfice que l'on peut en attendre pour éclairer la visée d'un texte fragmentaire et allusif.

La vanité, telle que la présente Pascal, équivaut toujours à une absence de cause, à un dysfonctionnement logique. La liasse "Misère" considère à son tour cette absence de cause, mais en la transposant d'un ordre logique dans un ordre existentiel. Ce n'est plus le moraliste ou le géomètre qui observent de l'extérieur, affectant la surprise, et dont les remarques donnent à rire; c'est le compagnon d'infortune qui, de l'intérieur, éprouve l'incohérence. Elle est alors le sujet d'une souffrance. Pour condenser en une formule le rapport entre les deux liasses : la *misère*, c'est le fait pour l'homme de vivre dans un univers en proie à la *vanité*. Si nous faisons de l'adjectif "plaisant" le terme caractéristique des pensées précédentes, il faudra maintenant souligner un vocabulaire d'un tout autre registre : bassesse (Sel.86)¹⁴, malheur/malheureux (Sel.89, 110), injustice/injuste (Sel.91, 94, 100, 101), dangereux (Sel.100, 101). Les mêmes observations prennent, dans ce nouveau contexte, une autre résonance.

Dans la liasse "Vanité", la question de la guerre donnait lieu à un petit dialogue, absurde et plaisant, dans lequel la victime s'étonnait de son sort ("Pourquoi me tuez-vous?"), l'assassin justifiant sa conduite, de façon d'ailleurs fort amicale, par le tracé des frontières.

... Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte. Mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste (Sel.84).

L'invraisemblance cocasse de la situation, la complaisance du soldat à exposer (sur le mode de l'évidence) des raisons ridicules, font de cette scène une espèce de comédie, d'où ressort un sentiment d'absurdité : un meurtre est juste ou injuste selon qu'il se produit d'un côté ou de l'autre d'une rivière. Sur la même question, le fragment 93 (liasse

¹⁴. Le terme est utilisé par Pascal comme synonyme de "misère", auquel il se substitue parfois dans le couple misère/grandeur, notamment dans la liasse "Contrariétés" (cf. fr.151-119 : "Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme"; cf. aussi fr.153-121).

“Misère”) jette un regard fort différent. La guerre y perd toute dimension comique et l’ineptie qu’elle représente apparaît dans l’horreur de ses conséquences : le malheur d’une vaste tuerie.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d’hommes, condamner tant d’Espagnols à la mort, c’est un homme seul qui en juge, et encore intéressé. Ce devrait être un tiers indifférent (Sel.93).

Dans les deux cas on se trouve en face d’un processus aberrant, de causes inadaptées à leurs conséquences. Mais, tandis que le premier texte soulignait l’aspect dérisoire de la situation, le second en relève le pathétique : la vanité de la guerre se traduit par des morts et fait comme victime non plus un passant naïf ou goguenard (“Pourquoi me tuez-vous ?” — Sel.84), mais “tant d’hommes”, “tant d’Espagnols”, condamnés en toute lucidité par un juge partial.

Toute vanité en fait comporte une face misérable. Que les royautés soient fragiles et les honneurs de ce monde précaires, les moralistes en ont fait un de leurs thèmes de prédilection. Mais l’ami des monarques qui assiste à la déchéance du roi d’Angleterre, du roi de Pologne, de la reine de Suède, et vient à “manquer de retraite” (Sel.96), transforme cette vérité morale en un spectacle pitoyable. Pascal ne s’attache pas tant à stigmatiser son imprévoyance et sa légèreté qu’à nous évoquer son misérable état, sans “asile au monde”.

Les analyses du dossier “Vanité” laissent parfois envisager une possible réforme. Si l’admiration manifestée devant un talon de soulier bien tourné (Sel.69) peut faire naître la vocation de cordonnier, si les choix essentiels d’un homme sont ainsi conditionnés par ce qu’il a “ouï estimer”¹⁵, ne suffirait-il pas, pour remédier à cet absurde enchaînement, que les éducateurs bannissent l’éloge et les compliments ? “L’admiration gâte tout dès l’enfance” (Sel.97). En écartant cette motivation psychologique, on restituerait peut-être l’authenticité des engagements. Mais si cette conclusion est théoriquement recevable, elle se révèle néfaste dans la pratique :

Les enfants de Port-Royal auxquels on ne donne point cet aiguillon d’envie et de gloire tombent dans la nonchalance (Sel.97).

¹⁵. “Chacun prend d’ordinaire ce qu’il a ouï estimer”, répète Pascal dans la liasse “Contrariétés” (fr.162-129).

La situation est donc plus grave qu'il ne semblait de prime abord. Les remèdes qu'il serait naturel d'appliquer, pour mettre un terme aux dysfonctionnements, entraînent une autre forme de mal. La vanité des actions humaines prend un caractère tragique, car l'homme est proprement prisonnier de cette vanité : tout effort de sa part pour restituer une causalité cohérente se traduit par une aggravation de son état. De la sorte se dessine, pour la liasse "Misère", une nouvelle définition : la misère, c'est l'impossibilité structurelle d'échapper à la vanité.

La meilleure illustration de cette correspondance entre la vanité (absence de cause) et la misère (absence de solution à cette absence de cause) est donnée par la longue pensée sur les lois, centre de gravité de la liasse "Misère". Au début du texte, le manuscrit laisse apercevoir les derniers mots d'un paragraphe barré, épargnés sans doute par inadvertance au moment du découpage :

en vérité la vanité des lois, il s'en délivrerait, il est donc utile de l'abuser¹⁶.

Cette transition supprimée suffit à montrer que les réflexions politiques du fragment 94 faisaient suite, lors de son élaboration, à un développement sur la vanité des lois. Et de fait, on retrouve, dans la première partie du texte, le vocabulaire et la thématique qui nous ont paru caractériser la liasse précédente. L'usage répété de l'adjectif "plaisant" (et du nom "plaisanterie"), les moqueries sur les variations que connaissent les lois, évoluant selon les époques et les contrées ("l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne"), toute l'ouverture du fragment 94 nous ramènent en apparence à la perspective de la liasse "Vanité". Mais le propos de Pascal n'est plus ici de railler l'inconsistance des lois. Il exhibe au contraire les risques qu'il y aurait à les réformer. Si l'on veut tirer une leçon des analyses précédentes, si l'on veut redonner à la loi un fondement juste, on déchaîne une violence sociale bien plus terrible que le mal initial.

L'art de fronder, bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies en sondant jusque dans leur source pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. [...] C'est un jeu sûr pour tout perdre (Sel.94).

¹⁶. Nous suivons la lecture que donne Louis LAFUMA (*Pensées*, éditions du Luxembourg, t.1, fr.60) : les mots "vérité", "délivrerait" sont en fait difficilement déchiffrables, mais le terme de "vanité", qui nous importe ici, se lit clairement.

La risible inanité des lois devra donc être préservée, pour épargner à la cité le désordre et la guerre civile. L'homme se trouve ainsi dans la très pitoyable obligation de se soumettre à des règles, qu'il sait absurdes, que — pour comble de disgrâce — leur absurdité à peine voilée rend encore plus fragiles. Le politique responsable, conscient du danger que fait courir aux lois leur propre insignifiance, est invité à la dissimuler et à tromper le peuple.

C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que pour le bien des hommes il faut souvent les piper (Sel.94).

La vanité des lois est une chose, mais la misère est de devoir taire cette vanité, l'accepter, pis encore la travestir, en contribuant de la sorte à l'établir.

Une rature dans la table des titres, consciencieusement reproduite par les copistes, semble suggérer que Pascal a hésité entre deux solutions avant d'intituler le cinquième dossier "Raison des effets". Le titre évincé, "opinions du peuple saines", figure en tête de plusieurs fragments de la liasse (Sel.128, 129, 134). Il ne fait ainsi aucun doute que les deux expressions concurrentes se réfèrent à un même ensemble. Que peut-on conclure de cette hésitation ?

"Sain" s'oppose très naturellement, par un quasi jeu de mots, à "vain". Les opinions saines vont à l'encontre des opinions vaines. Or la vanité reste une catégorie très présente dans la liasse "Raison des effets". L'incommodité que l'on s'impose inutilement, pour signifier le respect, paraît à certains incongrue; le fragment 115 en apporte pourtant la justification, et peut soutenir : "Cela est *vain* en apparence, mais très juste". De même l'intérêt porté à l'habillement et à la toilette passe pour futilité, mais il remplit une fonction, en traduisant un pouvoir, et donc "n'est pas trop *vain*" (Sel.129). Le "renversement continu du pour au contre", dont le fragment 127 énonce la théorie, est une oscillation contradictoire entre ces deux bornes : le vain et le sain.

Nous avons donc montré que l'homme est *vain* [...] Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très *saines* et qu'ainsi toutes ces *vanités* étant très bien fondées, le peuple n'est pas si *vain* qu'on dit [...] Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition et montrer qu'il

demeure toujours vrai que le peuple est *vain*, quoique ses opinions soient *saines*... (Sel.127 — nous soulignons).

Une opinion est vaine quand elle atteste un manque de fondement, quand elle repose sur des raisons inconsistantes. Inversement, si en dépit des apparences elle s'inscrit dans une rationalité, si l'on peut conclure qu'elle est "très bien fondée", Pascal la qualifie de saine.

Nous n'entendons pas reprendre ici les analyses qui nous ont mené à proposer une définition du concept de "raison des effets"¹⁷. Il en ressortait que les effets étaient des phénomènes apparemment aberrants, dans lesquels les moralistes voyaient volontiers des manifestations de la vanité humaine. Mais dans tous les cas, après une analyse plus fine, cette dérision se révélait blâmable : elle tenait en fait à la méconnaissance de la logique qui sous-tend les effets, des causes réelles dont ils sont les effets (qui leur donnent droit à un tel titre). Une fois découverte la loi qui les régit, les effets trouvent une raison et ridiculisent à leur tour toutes les moqueries qu'ils ont pu subir.

Le peuple a les opinions très saines. Par exemple : d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la prise. Les demi-savants s'en moquent et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde. Mais par une raison qu'ils ne pénètrent pas on a raison (Sel.134).

Le divertissement n'est pas ce comportement absurde que dénoncent les moralistes, mais une réponse parfaitement adaptée aux épreuves de la condition humaine, un moyen pour l'homme — critiquable certes mais efficace — de supporter son état. On peut donc déplorer le divertissement, mais en aucune façon l'accuser d'être déraisonnable.

La "raison des effets" est ainsi l'antonyme exact de la "vanité" et les deux liasses sont dans un rapport de stricte symétrie. Sous le titre de "Vanité", étaient rassemblées toutes les analyses concluant à l'incohérence des opinions et des comportements humains; la "raison des effets" renverse cette perspective et dégage une causalité latente, là où il ne semblait y avoir que déraison. L'expression, "opinions du peuple saines", offrait sans doute pour Pascal l'avantage de signifier bien plus explicitement ce retournement dialectique, ce jeu de correspondance entre les

¹⁷. Laurent THIROUIN, "Raison des effets, essai d'explication d'un concept pascalien", *XVII^e siècle*, n°134, janv./mars 1982, pp. 31-50.

deux liasses, mais d'une façon trop peu abstraite et trop peu générale. C'est un aspect seulement de la question que la réhabilitation des jugements populaires. Il faudrait un terme, mais il n'existe pas en français, qui s'oppose spécifiquement à "vanité", un concept qui désigne "le caractère de ce qui n'est pas sans cause". Pascal a donc dû forger cette étrange catégorie de "raison des effets" pour signifier la "non-vanité". Le lecteur des *Pensées* perçoit immédiatement que les titres de "misère" et "grandeur" se répondent (nous y reviendrons plus longuement). Il en va de même, bien que le travail conceptuel rende le phénomène un peu moins évident, pour la "vanité" et la "raison des effets". Sur ces deux couples de notions contradictoires repose toute l'architecture des premières liasses classées.

L'opposition des titres se retrouve bien sûr aisément dans le traitement des thèmes. La liasse "Vanité" ironisait sur les prérogatives des nobles et implicitement sur la fonction royale : la noblesse de la naissance, pur effet du hasard, garantit-elle la moindre compétence ?

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de la meilleure maison (Sel.64).

Mais ce principe politique aberrant, en dispensant de considérer les mérites, protège de conflits bien plus préjudiciables à la cité que la sottise de ses gouvernants.

Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance n'est ni si grand, ni si sûr (Sel.128).

On ne saurait donc s'en tenir au simple verdict de vanité. L'absurdité du mécanisme est réelle : les causes et les conséquences sont dans une cocasse disproportion. Mais ce mécanisme est, en même temps, le plus parfaitement adapté à la situation qu'il règle. Selon la perspective, émerge la vanité ou la raison des effets.

Nous avons vu, de la même manière, la question de la civilité donner lieu dans les deux liasses à des appréciations antithétiques¹⁸. Le débat se porte plus généralement sur l'attitude à adopter face aux riches et aux puissants. Mesurer ses égards au nombre de laquais qui composent une

¹⁸. Confronter fr.66-32 ("Vanité") à fr.115-80 ("Raison des effets").

escorte est présenté dans un cas comme un exemple de vanité (Sel.53), dans l'autre comme le seul comportement sensé :

Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocattelle, et suivi de sept ou huit laquais. Et quoi, il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force (Sel.123).

Faut-il donc "distinguer les hommes par le dehors" (Sel.134) ? Les vrais chrétiens acceptent "la préférence des riches" (Sel.48) pour la déraison même de la chose, en tant que folie, comme une humiliante punition à laquelle ils se soumettent, par respect de l'ordre divin. Mais le peuple, qui adopte ce point de vue de bonne grâce, donne par là une des nombreuses marques de son aptitude spontanée à percevoir la "raison des effets".

Le peuple a les opinions très saines [...] D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien. Le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable. Mais cela est très raisonnable (Sel.134).

Le long Sel.78 ("imagination"), le plus développé de la liasse "Vanité", n'est pas tant consacré à définir l'imagination, sa nature, son rôle, qu'à la montrer dans sa confrontation avec la raison, à détailler les défaites de la raison sous les assauts de l'imagination.

La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. [...] La raison a été obligée de céder (Sel.78).

On voit bien, dans toute cette pensée, quels sont les termes du débat dans le vocabulaire pascalien : à la vanité s'oppose la raison¹⁹. L'imagination est un principe exemplaire de la vanité dans la mesure où elle ridiculise les prétentions de la raison à imposer son ordre. Mais, d'une façon détournée, la raison retrouve son empire; la liasse "Raison des effets" marque sa revanche, en restituant du sens à ce qui semblait en être le plus absurdemment dépourvu.

¹⁹. Une simple arithmétique confirme cette analyse : le terme d'« imagination » apparaît 14 fois dans le fr.78-44 (auxquelles il faut ajouter 7 occurrences de termes dérivés); le mot de "raison" revient quant à lui 18 fois (plus un "raisonnement").

De même que les traits d'incohérence, repérés dans une perspective logique, amenaient sur un plan existentiel à affirmer la *misère* de l'homme, la découverte d'une rationalité derrière l'absurdité apparente des opinions et des lois, force à reconnaître la *grandeur* de l'homme.

La raison des effets marque la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre (Sel.138).

La liasse "Grandeur" dérive ainsi directement des considérations plus spéculatives de "Raison des effets".

Ayant su instaurer un "règlement admirable" (Sel.150) pour rendre les dysfonctionnements naturels compatibles avec la vie sociale, l'homme démontre qu'il n'est pas seulement cet être pathétique, prisonnier de ses inconséquences, mais qu'il y a aussi en lui une capacité d'ordre et d'harmonie. Les analyses rassemblées sous le titre "Misère" trouvent de la sorte un correctif, ou plutôt un contrepoids, dans le dossier "Grandeur". Le débat entre les pyrrhoniens et les dogmatistes est rééquilibré par deux développements contre le pyrrhonisme (Sel.141, 142). Pascal y soutient que cet homme incapable de "s'assurer de quelque vérité" (Sel.110 — "Misère") bénéficie cependant, irréductiblement, d'une "clarté naturelle qui [l'] assure de ces choses" (Sel.141). Cette connaissance intuitive ne peut valider aucun argument, elle ne peut être opposée au philosophe, mais ce dernier inversement n'a pas moyen de la combattre. Quant à l'activité philosophique par excellence, celle qui vise à se connaître soi-même, viciée dans son principe, dénaturée par l'orgueil, elle fournissait un signe supplémentaire de la misère humaine.

Orgueil, contrepesant toutes les misères. Ou il cache ses misères, ou s'il les découvre il se glorifie de les connaître (Sel.105).

Par un nouveau renversement, auquel le lecteur de Pascal est accoutumé, cet effort de lucidité, qui peut alimenter l'orgueil, demeure cependant une marque de grandeur.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable (Sel.146).

Nous prendrons un ultime exemple des échos qui s'établissent entre les liasses "Misère" et "Grandeur", avec un thème dont on n'a peut-être pas suffisamment repéré le statut de thème et l'aspect presque obses-

sionnel dans l'imaginaire pascalien. L'auteur des *Pensées*, à plusieurs reprises, entreprend de décomposer une réalité, de l'« anatomiser », à la recherche de ce qui en constituerait le caractère essentiel, de la partie indivisible qui recèle l'être²⁰.

La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences. Un homme est un suppôt, mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang ? (Sel.99).

De cette réflexion, intitulée “diversité” et qui se poursuit par une interrogation sur l'idée intenable de ville ou de campagne, Pascal fait naître, dans la liasse “Misère”, un sentiment de malaise qui confine à l'effroi. Les noms qui nous sont familiers masqueraient-ils l'inexistence des objets qu'ils sont censés désigner ? Dès qu'on anatomise une réalité, on perçoit qu'aucune de ses parties ne correspond au nom qu'elle portait. Le langage a opéré un découpage qui établit un ordre, mais ce regroupement artificiel n'est qu'un simulacre : la réalité demeure irréductible aux notions par lesquelles on la pense. Le caractère d'humanité ne réside en aucun des constituants de l'homme. Cet homme, indéfinissable, est-il rien d'autre qu'un postulat gratuit ? Là encore, dans la liasse “Grandeur”, comme c'était le cas pour le pyrrhonisme, l'expérience intime compense l'indigence intellectuelle.

Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel (Sel.140).

Le même travail d'anatomie se heurte ici à une certitude, celle du plaisir éprouvé. Qu'on ne puisse établir son siège en aucune partie de l'homme, au lieu de conduire au désarroi, suggère la réalité d'un principe immatériel et unificateur, celui de l'âme (“Immatérialité de l'âme” — Sel.147). L'humanité est inassignable en l'homme. Mais aucune anatomie ne peut entamer cette conviction que l'homme a de lui-même.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds.

²⁰. En dehors des liasses classées, cette “obsession” de l'anatomie s'exprime dans les fr.562-683, 563-684 et surtout le fr.567-688, “Qu'est-ce que le moi”, où les qualités de la personne sont une à une détruites, dans une vaine tentative de toucher à l'être.

Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Ce serait une pierre ou une brute (Sel.143).

La grandeur de l'homme découle en fait de deux séries d'analyses contradictoires : elle se conclut de ces paradoxales réussites que révèle la raison des effets ("La raison des effets marque la grandeur" — Sel.138), mais aussi des échecs, ou plus exactement de la conscience que l'homme en a. En reconnaissant sa misère, il fait plus que donner une preuve — déjà remarquable — de lucidité; il manifeste une insatisfaction et une ambition, qui sont, de façon indirecte, la marque irréfutable de sa grandeur.

Ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme (Sel.149).

Peut-on avouer plus naïvement la distance qui sépare l'homme de l'animal ? La misère a une signification ambiguë : elle est misère, et d'autant plus qu'on peut la confronter à un état opposé, mais elle est grandeur, comme toute déchéance est un signe de grandeur ("Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé" — Sel.148). La liasse "Grandeur" se trouve ainsi dans un rapport logique complexe avec les perspectives qui l'entourent. Elle se déduit directement de la "Raison des effets". Elle contredit les analyses de "Misère", en même temps qu'elle en tire argument, mais aussi qu'elle les alimente.

La misère se conclu[t] de la grandeur et la grandeur de la misère (Sel.155).

L'aboutissement immédiat de ce jeu de perspectives contradictoires, de ce renversement perpétuel, est la liasse "Contrariétés". Il ne faudrait pas y voir une synthèse, qui permette enfin de concilier les divergences, de faire la part de la vanité et de la raison, de la misère et de la grandeur. Ainsi rien ne vient trancher le sempiternel débat des dogmatistes et des pyrrhoniens. Après avoir successivement éclairé l'impuissance de la raison devant les attaques du scepticisme, la misère de l'homme qui ne peut assouvir son désir de connaissance ni s'installer dans le doute, mais aussi la solidité de ses intuitions qui fait sa grandeur, Pascal prend acte de l'incompatibilité de toutes ces vues.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige, juge de toutes choses,

imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. Qui démêlera cet embrouillement ? [...] La nature confond les pyrrhoniens et la raison confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô homme qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? (Sel.164).

Mais cette aporie sur laquelle vient buter la réflexion ne signifie pas que tout le travail précédent ait été inutile. L'impossibilité de la synthèse ne constitue pas un échec, bien au contraire, puisqu'elle permet à Pascal un progrès dans la définition de l'homme. La "contrariété" n'est pas une impasse conceptuelle, mais l'enseignement essentiel qui donne le départ à un nouveau développement de la réflexion.

Connaissez donc superbe quel paradoxe vous êtes à vous-même ! [...] Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme (*ibid.*).

La philosophie de Pascal est déroutante, scandaleuse peut-être pour la raison. Elle impose de prendre conscience de la coexistence des contraires, d'ajouter "à la fin de chaque vérité [...] qu'on se souvient de la vérité opposée" (Sel.479). Mieux encore, l'idéal, impossible sans doute, auquel en tout cas l'écriture oppose un obstacle insurmontable, serait d'avouer une vérité sans que cela "enferme l'exclusion de l'autre" qui lui est contraire (Sel.614). Dans la succession des liasses et le renversement des analyses, Pascal tente de relever ce défi qu'il s'est posé à lui-même, et auquel est attachée toute sa pensée. La *raison des effets* ainsi n'annule pas la *vanité* de leur mécanisme : les analyses s'additionnent pour Pascal, se complètent tout en s'opposant. De cette exigeante et paradoxale conception de la vérité, procède, dans les *Pensées*, une pratique systématique de la contradiction — contradiction interne de l'œuvre, contradiction externe du lecteur — que la liasse "Contrariétés" justifie et assume pleinement.

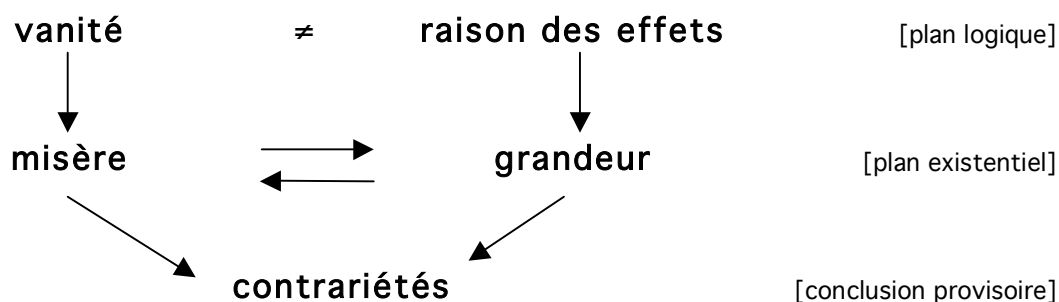
S'il se vante, je l'abaisse
 S'il s'abaisse, je le vante
 Et le contredis toujours
 Jusqu'à ce qu'il comprenne
 Qu'il est un monstre incompréhensible (Sel.163).

Ce survol de cinq liasses des *Pensées* ne prétend aucunement donner une grille de lecture des fragments qui s'y trouvent, mais mettre

en évidence deux phénomènes dont la prise en compte est, nous semble-t-il, indispensable pour commenter les textes :

1. L'architecture des liasses.
2. La circulation des thèmes.

Nous avons illustré le deuxième point en privilégiant, dans chaque dossier, les pensées qui font écho à des réflexions antérieures, en tentant d'esquisser le trajet de quelques thèmes. Au fil de ces analyses, se manifeste la rigueur de l'organisation générale. L'architecture des liasses démontre que, si le classement de Pascal ne constitue pas le plan d'un ouvrage, il épouse la dialectique d'une pensée. Les perspectives de chaque dossier ne se juxtaposent pas, mais se répondent en un schéma dynamique fort, fondé sur des relations de contradiction et de conséquence. On peut ainsi synthétiser, en un graphique simple, le réseau que constituent les premières liasses des *Pensées*.



Les bornes d'un article, et la nécessité élémentaire d'étayer les hypothèses par le commentaire — aussi rapide soit-il — de quelques textes, nous ont contraint à limiter notre enquête à un premier ensemble de liasses. Le travail est à poursuivre. Si l'on en accepte le principe, il ne pose pas de graves problèmes pour les liasses suivantes. Les échos sont évidents (au moins au niveau des titres) entre "Ennui" et "Divertissement". Le parallélisme est plus inattendu entre "Divertissement" et "Philosophes", mais la construction se révèle quand on a pris conscience que les deux dossiers traitent, l'un et l'autre, du bonheur de l'homme. Le divertissement consiste à fuir sa propre condition, et à rechercher systématiquement son bien hors de soi, tandis que les "Philosophes" proposent, avec le même insuccès, la conduite inverse, qui est de chercher le bien en nous. Le double échec de ces tentatives conduit à la

définition du “Souverain Bien”, dernière étape avant la liasse “APR” et le développement apologétique de l’œuvre.

Jusqu’à quel point peut-on ainsi reconstruire la logique du raisonnement pascalien, et ne risque-t-on pas de forcer les textes à imposer un ordre aussi strict à une œuvre laissée en chantier ? Le danger existe. Mais l’auteur lui-même nous incite à l’affronter, qui fait résider l’originalité de sa pensée non dans ses arguments, mais dans la manière dont il les a “placés”.

Qu’on ne dise pas que je n’ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c’est une même balle dont joue l’un et l’autre, mais l’un la place mieux (Sel.575).